

Elisabeth Blanc

Idéalisation ou fascination : le pouvoir de l'image

Deux milliards de personnes qui frémissent en même temps, devant leur télé pour les funérailles d'une princesse. Cela pose question.

De même, certaines images font l'unanimité, ainsi l'image de la jeunesse fraternelle lors des MJM ou l'image de l'humanitaire dans différentes occasions.

Ce ne sont pas tant les événements qui nous importent ici mais l'image de ces événements et ce qui pose question c'est l'effet massif et massifiant de l'image de ces événements. L'image qui s'impose, m'oblige à y être, à participer, l'image qui devient l'événement, sans qu'il y ait de commentaires pour venir dire la part de l'image et la part de l'événement, séparer ce qui est image de l'ensemble de l'événement dans sa complexité.

La question de ce séminaire est aussi celle du lien social : serait-ce aujourd'hui l'image qui fait lien social, quand on constate les nombres impressionnants d'individus fixés en même temps par certaines images ? Y a-t-il un Surmoi télévisuel qui m'oblige à regarder et qui me regarde en train de regarder ?

Il n'y a plus de leader charismatique, ni même de maître à penser, sauf quelques vedettes éphémères avec passage obligé à la télévision : Che Guevara est devenu un poster au même titre que Marilyn Monroe, toute personne ayant pignon sur rue télévisuelle peut se prétendre maître non pas à penser mais maître de la pensée.

Il n'y a plus vraiment d'idéologie, ce qui semble aujourd'hui s'y substituer c'est ce que j'appellerai à la suite de François Reynaert du « Nouvel observateur » : le GME, le grand moment d'émotion, absolument incontournable,

il y a toujours les 5mn obligatoires de GME dans chaque journal télévisé.

Ce qui pose question également c'est l'absence de nuances entre les images. On assiste, ainsi, assez passivement à un matraquage d'images où l'on passe, sans transition de la vie intime de Caroline de Monaco à l'horreur des massacres en Algérie suivie d'une page de pub sur Coca cola, avec toujours en commun dénominateur le G.M.E. (Cf. Paris Match).

Il y a un effet de fascination devant ces images, sans discernement, mais l'émotion est extrêmement volatile, elle ne dure que le temps de l'image pour se poursuivre dans l'image suivante. Cependant la fascination est la même quelle que soit l'image.

Pour reprendre les exemples cités plus haut.

Dans le 1^o cas, la belle image d'une jeune femme, belle et riche, princesse de surcroît, qui se bat contre les méchants, les méchants de sa royale de famille et les autres méchants qui tuent les petits enfants. C'est en effet une belle image, somme toute assez classique.

Dans l'autre cas, c'est l'image d'une belle jeunesse fraternelle, humanitaire, animée par des bons sentiments d'union et de générosité. C'est également une très belle image.

Derrière ces deux images, il y a d'une part la traque d'une jeune femme, fragile et névrosée, prise au piège comme un vulgaire lapin, aveuglée par les flashes des projecteurs venus lui arracher des instants d'intimité jusqu'à lui voler l'image de sa propre mort. Et d'autre part, derrière l'image de la jeunesse fraternelle, il y a le réel des guerres fratricides qui atteint des sommets dans la barbarie en tuant, violant, éventrant, dépeçant des hommes, des femmes et des enfants. Derrière l'image humanitaire de ces mesures prises dans l'urgence pour le spectacle, pour l'émotion, il y a parfois des conséquences désastreuses, des effets pervers de renforcements de la misère et d'aide indirecte à des génocides organisés.

Toutes ces images se superposent.

Une belle image vient toujours masquer un réel effrayant, terrifiant. Jamais l'une sans l'Autre. Mais, dans ces cas, il n'y a plus vraiment de masque, seulement une confusion générale entre l'image et le Réel, une continuité de ces deux registres.

Et, me semble-t-il l'effet de fascination, d'une manière générale, est produit non pas tant par l'image que par le Réel qu'elle a pour fonction de masquer mais qui apparaît à travers elle et qui aujourd'hui se confond avec elle car il n'y a plus de médiation symbolique pour venir marquer la différence et permettre à un sujet de s'y retrouver..

Idealisation et fascination sont deux modes d'identification et donc de structuration, qui se distinguent en fonction de la part du Symbolique qui entre en jeu pour le sujet dans son rapport à l'image..

I LA CAPTATION IMAGINAIRE ET L'IMAGINARISATION DU SYMBOLIQUE.

Le terme d'imgo, qu'employait Freud jusqu'en 1915 et même Lacan, dans les années cinquante, est un terme introduit par Jung en 1911 pour désigner une représentation parentale archaïque, archétypique ou prototypique, qui serait le support des représentations ultérieures. Cette imago évoque surtout la représentation de l'immensité parentale pour le petit enfant derrière laquelle se profile l'image terrifiante de la mère dévorante, la Gorgone méduse mais qui n'est pas sans rappeler la figure du père de la horde primitive, tout aussi terrifiante, dans sa toute puissance et sa jouissance absolue.

Sur cet effet de captation et de fascination, je voudrais citer un passage du livre de J.P. Vernant « Figures, idoles et masques » p 115 :

« Dans la face de GORGON s'opère comme un effet de dédoublement. Par le jeu de la fascination, le voyeur est arraché à lui-même, dépossédé de son propre regard, investi et comme envahi par celui de la figure qui lui fait face et qui, par la terreur que ses traits et son œil mobilisent, s'empare de lui et le possède. Il s'établit, par conséquent, entre l'homme et le dieu, une contiguïté, un échange de statut qui peut aller jusqu'à la confusion, l'identification, mais dans cette proximité même s'instaure l'arrachement à

soi, la projection dans une altérité radicale... C'est votre regard qui est pris dans le masque. La face de GORGON est l'Autre, le double de vous-même, l'Étrange, en réciprocité avec votre figure comme une image dans le miroir, mais une image qui serait à la fois moins et plus que vous-même, simple reflet et réalité d'au-delà, une image qui vous happerait parce qu'au lieu de vous renvoyer seulement l'apparence de votre propre figure, de réfracter votre regard, elle représenterait dans sa grimace, l'horreur terrifiante d'une altérité radicale, à laquelle vous allez vous-même vous identifier en devenant pierre »

Il y a ainsi captation de soi par l'Autre dans l'image avec effet de pétrification, car il y a de l'Autre dans l'image.

L'interdit de reproduction de l'Image est absolu dans certaines civilisations, car l'Image (avec un grand I) est la représentation psychique de la divinité, elle n'est que lumière et elle illumine le visage humain, c'est cette lumière qui est l'Image de Dieu lorsque l'on dit que l'homme est fait à l'Image de Dieu. Dieu est avant tout le Verbe, la Parole et c'est cette parole qui vient produire un effet de désidération de la chair pour lui donner son enveloppe corporelle fait de brillance pure, de lumière. (Désideratio= le désir, cf D. Vasse « La chair envisagée »). Mais l'essence divine est irréprésentable dans une matérialité. L'image, en tant que représentation matérielle de la divinité est interdite autant qu'impossible. L'Image divine, enveloppe de lumière éblouit et empêche de voir. Ce pourrait être aussi une définition de la Beauté. La beauté constituant le voile ultime, la limite entre ce qui est visible et ce qui ne saurait être vu, la beauté aveugle.

J.P. Vernant a étudié l'évolution du statut de l'image et de la représentation divine, dans la culture grecque mais également dans d'autres cultures. Notamment, dans un chapitre intitulé : « De la représentation de l'invisible à l'imitation de l'apparence », il reprend les thèmes qu'il a longuement développés par ailleurs : le passage du double à l'image.

Il montre que l'eidolon (l'idole) est d'abord un double éminemment symbolique, non pas une représentation, mais une présentification de l'au-delà, de l'invisible, un intermédiaire entre le monde des vivants et le monde des morts, pour devenir beaucoup plus tard, une représentation figurée.

C'est, au départ, une actualisation des différentes modalités du divin pour devenir, au V^e siècle, ce que Platon dénoncera comme mimesis, simulacre.

L'eidolon se retrouve sur des modes différents. Je ne vais pas développer, mais très rapidement, je dirais qu'il y a, par exemple : le phasma qui est l'apparition surnaturelle, ou le kolossos qui est une matière brute, informe, une pierre, qui représente le contraire de la vie ou encore la psuchè, l'âme fantôme des défunts qui, elle, est une reproduction exacte de la personne du mort, mais extrêmement mobile, volatile, insaisissable, une reproduction exacte mais fantomatique du mort et non pas une représentation spirituelle.

Ce ne sont pas des images, telles qu'on l'entend aujourd'hui, elles n'ont pas grand chose à voir avec le regard, ce sont des réalités, de même que l'oneiros qui est la représentation dans le rêve, là encore, il s'agit de réalités matérielles et non pas d'images.

La pierre immobile et massive du kolossos, associée à la psuchè vient fixer l'absence, la présentifier, la symboliser.

De même, les objets du culte, en général ne se donnent pas à voir : le divin ne saurait être vu, on meurt ou on devient fou si l'on cherche à voir la divinité en face. La valeur de ces objets n'est pas de monstration mais de révélation de l'altérité, de l'absence, dans un jeu de caché/montré. (Une dé/monstration). Ce ne sont pas des représentations du divin, mais des présentifications de l'altérité, c'est à dire de la distance qui nous sépare du divin, ce sont des intermédiaires et c'est en tant qu'intermédiaires qu'elles sont symboliques..

Puis la statuaire s'est mise à reproduire le corps humain, elle est devenue une mimesis ; mais une mimesis de la forme dans la recherche de la beauté : c'est la beauté que l'on cherche à produire ou à reproduire, en tant qu'elle est la marque du divin. La beauté du corps est la marque du divin.

Dans l'évolution de la Peinture en Europe, on pourrait dire, très rapidement, que le peintre est d'abord inspiré par Dieu, il ne cherche pas l'exactitude dans la reproduction, il cherche le sens du divin. Et sous l'influence de la Science, il va rechercher l'exactitude de la forme, il va étudier l'anatomie, la perspective. Enfin, il me semble que dans la peinture contemporaine, depuis Picasso et avec Bacon, ce qui est recherché, au-delà de la forme, c'est à faire ressortir le

Réel dans sa crudité voire son horreur, en cassant l'image, en la morcelant..

En Grèce, à partir du V^e siècle on oppose eidolon et eikon (l'icône), qui auparavant étaient deux modes symboliques de représentation, l'eidolon devient le simulacre, il s'adresse au regard tandis que l'eikon reste une représentation symbolique que Vernant appelle symbole figuré. Une représentation symbolique car elle met une distance dans le regard, elle reste mystérieuse, elle suggère plutôt qu'elle ne montre. Elle vise à déterminer une similitude d'essence cachée à partir d'éléments visibles hétérogènes.

L'évolution de l'eidolon provoqua une crise de la représentation divine dont Platon apporte témoignage, il est déjà question d'une crise du symbolique, mais Platon va radicaliser la différence, pour lui toute apparence est trompeuse, il va séparer l'être et le paraître, le monde des apparences et le monde des idées. Ce qui, auparavant était lié dans une représentation symbolique de caché/montré en associant la matière brute et l'ombre fugace va être totalement dissocié. Du coup, l'image acquiert un pouvoir terrible de captation tandis que l'essence est reléguée dans un ailleurs quasi inaccessible.

II LE DOUBLE ET LA REPETITION.

Je voudrais insister un peu sur cette question du passage du double à l'image.

Il y a deux sortes de double, de mêmes, le même dans lequel le tiers est inclus dans une référence à l'Autre (ipse) et le même ou le tiers est exclu (idem), il est hors champs comme dans l'image proprement dite.

Ex: Lorsque je dis : c'est moi-même (ipse), il y a un dédoublement du moi dans le même, mais entre moi et même, il y a la barre du grand Autre qui permet de me reconnaître et m'autorise à parler en mon nom et à parler aux autres. Cette barre du grand Autre va établir la relation entre moi et toi.

Autre ex : Si dans une boîte, je mets des objets identiques, les mêmes (idem) c'est pour les opposer à d'autres objets différents, dans une autre boîte. Le groupe des objets identiques s'oppose aux objets différents. La barre de l'Autre se situe entre les deux groupes, il n'y a pas d'identification individuelle mais seulement identification à l'ensemble du groupe par opposition aux autres.

Dans l'image, il y a une symétrie, si je vois cette formule : les Français sont les Français,

l'image de cette formule ne permet pas de distinguer les deux termes. On ne voit qu'une redondance tautologique.

Mais si cette formule est parlée, j'entends une différence. La barre du grand Autre, dans la parole va établir une coupure, une asymétrie entre les deux termes qui va produire un effet de sens. Le deuxième terme, dans sa différence va venir éclairer le premier terme.

Dans l'histoire du Fort/da du petit-fils de Freud, Lacan a montré que c'est en associant des paroles : o et a (fort et da) dans le jeu répétitif de disparition et d'apparition de la bobine que le bébé va pouvoir présentifier l'absence et se retrouver en tant que sujet dans la répétition. C'est la même bobine qui apparaît après avoir disparu, mais l'enfant peut la reconnaître comme même du fait de la liaison opérée par ses paroles entre la présence dans l'absence et l'absence dans la présence. Son identification de sujet s'effectue à travers l'objet, dans la coupure même de l'objet par la parole.

Il y a donc deux sortes de dédoublement, un dédoublement à l'identique où l'Autre est exclusif et un dédoublement où l'Autre est inclus, du fait qu'il y a une parole. Il y a deux sortes de répétitions : la répétition symptomatique qui répète à l'infini une duplication du même identique et une répétition signifiante, avec des paroles qui donnent un sens à cette répétition.

Je voudrais rappeler que c'est en butant sur les impasses rencontrées dans sa pratique, dans ses échecs devant les répétitions symptomatiques, malgré la pertinence de ses interprétations et donc par l'impossibilité de faire advenir tout l'inconscient à la conscience que Freud a élaboré sa deuxième topique en mettant en relief l'effet de la pulsion de mort qui est la manifestation de l'Autre dans le mécanisme de répétition, ce qui l'a amené à l'élaboration la plus achevée de sa théorie sur l'identification.

Pour rompre une répétition symptomatique, il ne suffit pas d'expliquer mais il s'agit d'interpréter, c'est à dire introduire une parole à l'intérieur même de la répétition pour présentifier cet espace de l'Autre que vient révéler la pulsion de mort tandis que l'explication ne vient que combler cet espace et rejeter l'Autre ailleurs. En marquant la béance en tant que telle, en présentifiant l'absence par la parole interprétative, une coupure s'effectue à l'intérieur de moi et me relie à l'autre. C'est parce qu'il y a de l'Autre d'où s'origine la pa-

role que je peux me retrouver par rapport au petit autre.

III LA SYMBOLISATION DE L'IMAGINAIRE.

L'image projette mon moi en objet érotisé et participe de la structure du sujet dans la mise en place de son désir. Dans l'image, le moi et l'autre sont confondus dans l'objet d'un même désir ? La parole agissant sur l'image va me permettre d'établir une différence entre moi et l'autre et me permettre ainsi de m'identifier et de déplacer mon désir.

Pour F. Dolto, il y a dans le psychisme de tout un chacun, une représentation inconsciente du corps, elle l'appelle I-ma-ge, c'est un concept qu'elle a inventé.

Cette i-ma-ge est proche des élaborations des premiers grecs car elle est composée d'éléments différents, hétérogènes :

- la lettre I de l'identité,
- le ma de ma maman m'aime ou même, c'est la représentation de l'Un fusionnel, le noyau amoureux ou psychotique, au choix.
- le ge, la base, la terre d'où sortira le je du sujet.

Il y a donc trois éléments dans ce concept, on pourrait y voir un nouage borroméen, avec le réel de la lettre, l'imaginaire du moi ou ma, et le symbolique du je ou ge. C'est une représentation, effet du Langage, issue du discours et du désir des parents, c'est une relation à l'Autre, que F. Dolto appelle substrat relationnel. C'est une représentation préréflexive et sera donc différente du schéma corporel que l'enfant découvrira plus tard dans le miroir. On peut la repérer dans le rêve ou le dessin de l'enfant

C'est un nouage qu'on pourrait dire borroméen mais qui reste une représentation, un symbole figuré à la manière dont l'évoquait J.P. Vernant tandis que le nœud borroméen, concept lacanien est plus une écriture, voire une lettre, produit de l'effacement progressif de l'image réduite à sa plus simple expression de trait.

Je ne vais pas insister sur l'importance du stade du miroir qui sera développé par ailleurs. Dans l'image du miroir se met en place le dispositif de constitution du moi et la découverte du moi dans l'autre. La complétude de cette forme aperçue dans l'autre s'oppose à la vision de l'objet partiel dans lequel se trouvait jusque là le bébé et risque de provoquer un sentiment

de morcellement. Derrière l'image Une, il y a le vide de l'Autre.

Cet effet peut être dévastateur et angoissant s'il n'est pas conjuré par la parole et la présence de la mère. La confrontation à une autre image, celle de la mère en arrière portant l'enfant et surtout sa parole de nomination qui permet à l'enfant de se reconnaître. La parole de nomination va réintroduire du tiers dans la coupure. C'est à dire que le trait de la coupure a pu ainsi être investi par la nomination symbolique. L'enfant n'a pas été néantisé dans la coupure mais a pu se reconnaître, s'identifier par la nomination symbolique recouvrant la coupure. La nomination symbolique va donner corps à l'enfant.

Freud distingue trois types d'identification :

- 1°. Par incorporation. L'identification totale à l'image parentale, le moi idéal que l'on s'incorpore. Le moi est incorporé comme un objet. L'équivalence apportée par Freud entre libido narcissique et libido d'objet est essentielle pour comprendre la mise en place de l'identification. C'est dans la relation à l'objet, le moi-image-objet que l'identification va se mettre en place.

Dans « trois essais » Freud remarque que le prototype de ce que sera plus tard l'identification est constitué par l'incorporation de l'objet caractéristique d'une organisation sexuelle orale, précœdipienne. Pour J. André, dans son livre « La révolution fratricide », quand on mange, c'est toujours la mère : « Le processus de l'incorporation porte le sceau de la relation à la mère orale, même si l'objet incorporé est connoté comme paternel ». Pour Lacan, ce n'est pas tant la mère que l'on s'incorpore que l'enveloppe, le placenta. La mère restant le représentant du grand Autre. L'identification par incorporation suppose l'image d'une plénitude dans l'objet, cette plénitude dans l'objet c'est le moi idéal.

Le fantasme de dévoration se retrouve dans la clinique sous la forme inversée d'être dévoré.

L'identification première imaginaire sous la forme dévorant/dévoré dans sa réciprocité totale échappe en grande partie au tiers symbolique qui se trouve exclu, elle subit la captation du Un imaginaire de la totalité.

- 2° La deuxième identification ainsi que la troisième, l'identification au trait et l'identification symptomatique qui est aussi une identification au trait mais sous sa forme symp-

tomatique (la toux de Dora) va constituer l'identification proprement dite que Lacan va reprendre dans son séminaire en la nommant identification au trait unaire, car elle constitue le passage du Un de la totalité au un distinctif, le trait, le bâton. Le tiers se trouve inclus dans le trait, c'est le Phallus en tant qu'il est le signifiant du manque, de ce qui fait défaut dans l'image. Le trait est la dernière marque de l'image par effacement progressif de celle-ci par l'effet du signifiant.

Ce que j'ai appelé symbolisation de l'image: l'image s'efface du fait du signifiant pour se réduire au trait.

La nomination par la mère de l'enfant vient marquer son identité en même temps que sa différence, il devient un petit un. Elle lui indique par-là également la direction de son désir venant de l'Autre.

La parole de nomination vient faire coupure à l'intérieur de l'objet et efface l'image unifiée du moi idéal pour le trait unaire de l'idéal du moi.

Cette identification pour l'enfant de son désir au désir de l'Autre est une identification proprement signifiante.

En conclusion : Idéalisation ou fascination?

L'idéalisation renvoie à l'idéal du moi c'est à dire à une identification au trait, c'est à dire aussi à une identification avec du tiers inclus. La fascination renvoie à une identification au moi idéal, c'est à dire aussi à une identification où le tiers est exclu, ne faire qu'Un dans l'objet Moi, c'est une exaspération du rapport amoureux proche de l'hypnose comme l'a montré Freud.

Hypnose, immobilisation, endormissement.

Pour en revenir à l'épisode de Diana, je l'ai évoqué comme j'aurais pu évoquer d'autres événements contemporains, dans ce qu'il vient révéler de notre société : l'exclusion du tiers, l'absence de distance par rapport à l'événement, la captation totale de l'image et ce n'est pas un hasard si la belle image humanitaire de Diana est associée au morcellement des corps des victimes des mines anti personnelles.

Il ne s'agit pas tant ici d'identification que d'uniformisation, uniformisation des comportements et des idées, la fameuse pensée unique. L'exclusion du tiers renvoie à une altérité radicale et non pas intégrée, qui fait de l'autre quelqu'un qui n'est plus inquiétant mais franchement dangereux et entraîne de ce fait des

conflits de plus en plus violents. Pensée unique alimentée par la perversité du discours médiatique. Le discours médiatique n'a pas la valeur symbolique du tiers, il vient au contraire renforcer le pouvoir captateur de l'image et il induit de ce fait une uniformité du comportement et de la pensée face à un Autre absolument insupportable.

Il y a toujours de l'Autre, du fait que nous sommes «parlant», ce n'est pas pour autant qu'il y a du Symbolique, le Symbolique, ce sont les paroles qui viennent présentifier l'Autre en tant que tel, l'intégrer. On peut parler, faire des discours en niant la part de l'Autre dans ces paroles, en l'excluant, des discours images, clichés, des mots slogans et l'Autre devient d'autant plus menaçant.